

Cultural Traditions

Traditions culturelles

Mi-marins, mi-mages : caractères de l'univers magico-religieux des pêcheurs et des gens de mer du littoral tyrrhénien

ALBERTO BALDI¹

Abstract

As an unpredictable force of nature, the ocean provides neither reference point nor shelter. Sailors and fishers see its limitless horizons and impenetrable depths, and knowing the insurmountable dangers it presents, live in a state of almost constant precariousness within a culture based on a high degree of specialization. The tools of their trade, particularly boats, are tangible examples of a technology that is essential, flexible and multi-purpose, but often insufficient to thwart the unpredictability of the ocean. Fishers thus resort to magic — a set of beliefs and rituals characterized by a mixture of figures, religions and practices drawn from the official liturgy and popular magic, and by a heterogeneous universe populated by demons, souls lost at sea, mythical, fantastic and animistic beings, and divinities and saints reinterpreted in esoteric terms. The author explores some possible interpretations of the magical-religious universe of sailors, using various ethnographies from Italy's Tyrrhenian coast. Some of these ancient practices and customs are still observed today.

Résumé

Par nature imprévisible, la mer n'offre ni point de référence, ni abri. Elle est sans limite et d'une profondeur impénétrable aux yeux du marin et du pêcheur. La conscience d'être exposé à des dangers qui le dépassent se traduit chez le navigateur par une précarité existentielle quasi constante et une culture fondée sur l'extrême spécialisation de l'expérience professionnelle. Les outils de pêche et surtout l'embarcation sont l'exemple tangible d'une technologie essentielle, souple, articulée et multifonctionnelle, des qualités indispensables pour contrecarrer et seconder la nature imprévisible de la mer, mais souvent insuffisantes. Le pêcheur a alors recours à la magie : un ensemble de croyances et de rituels caractérisés par la présence et l'interaction de figures, cultes et procédures tirés de la liturgie officielle et de la magie populaire, et par un univers hétérogène où cohabitent démons, âmes des défunts en mer, personnages mythiques, fantastiques et animistes, ainsi que divinités et saints réinterprétés en termes ésotériques.

L'auteur explore quelques hypothèses de lecture relatives à la nature particulière de l'univers magico-religieux des marins en s'appuyant sur différents cas ethnographiques relevés en Italie, le long du littoral tyrrhénien. Il s'agit de pratiques et d'usages parfois très anciens, dont certains sont observés aujourd'hui encore.

« Le destin du marin, c'est de mourir en mer » : ainsi commence un vieux *rispetto* toscan², dont la prédiction lugubre, lapidaire et funeste, en attribuant inexorablement à ceux qui naviguent et pêchent en mer un bien triste sort, souligne peut-être trop sévèrement et trop crû-

ment l'inéluctable fragilité de l'existence des pêcheurs et des marins.

Dans une dimension où le poisson, le produit même du travail, n'est objectivement ni visible, ni quantifiable, ni localisable a priori, et où se cachent des dangers qui menacent la survie physique de l'équipage, par exemple une tempête soudaine ou la formation inhabituelle d'un tourbillon marin, le pêcheur oppose à la précarité qui caractérise son existence la spécificité d'une culture fondée sur l'extrême spécialisation de l'expérience professionnelle. Les techniques de pêche, la charpenterie, la

conduite du bateau et la navigation sont ainsi le fruit d'une interprétation méticuleuse et réaliste du milieu de travail, qui se concrétise dans un patrimoine de connaissances acquis par le pêcheur, par le marin et par le groupe de pêche, patrimoine sans cesse modifié et affiné au cours du temps. Les outils de pêche, en particulier l'embarcation, sont l'exemple tangible d'une technologie essentielle, souple, articulée et multifonctionnelle. Ces qualités sont indispensables pour contrecarrer mais aussi seconder la nature imprévisible de l'élément marin, ceci avec la conscience d'un rapport homme-mer qui reste néanmoins toujours inégal.

Il arrive ainsi, aujourd'hui comme hier, que le navigateur en vienne à se trouver dans une situation extrêmement critique, en véritable danger de mort, au bord d'un gouffre devant lequel toutes les ressources d'un bagage complexe de connaissances techniques et de savoirs rationnellement orientés perdent leur efficacité opérationnelle.

Mais l'homme de mer n'en renonce pas pour autant à une ultime tentative de réponse qui glisse alors sur un plan magico-religieux. Ce plan magico-religieux renvoie à un système de croyances et de rituels caractérisés par la présence et l'interaction de figures, de cultes et de procédures tirés de la liturgie officielle et de la magie populaire ainsi que par un univers extrêmement hétérogène où cohabitent démons, âmes des défunts en mer, personnages mythiques, fantastiques et animistes, mais aussi divinités et saints réinterprétés et « réutilisés » en termes ésotériques. Les distinctions possibles parmi les interventions magiques dans le milieu des marins sont nombreuses.

L'intervention magico-religieuse peut, par exemple, assumer une fonction hautement protectrice, mais elle peut aussi être appelée à conjurer un danger déjà manifeste et menaçant. Dans le premier cas, afin d'en renouveler et d'en revivifier la force et l'efficacité, on la répète annuellement ou au terme de périodes plus longues établies par les différentes traditions locales, souvent tous les trois ou sept ans, les chiffres trois et sept étant notoirement « magiques ». Dans le second cas, par contre, c'est l'apparition d'une situation critique qui conseille et décide sa mise en œuvre.

Parmi les interventions magico-religieuses à caractère préventif et périodique, on peut citer, à titre d'exemples, le baptême et la bénédiction du bateau, des filets et des instruments de travail. Parmi les interventions destinées à affronter un événement néfaste imprévu, on trouve les conjurations contre une tempête et le rite de la

« coupe du tourbillon marin », suivant lequel précisément le « coupeur », un homme auquel sa communauté d'appartenance attribue et délègue des pouvoirs particuliers et extraordinaires, coupe le cône d'eau et d'air qui s'approche dangereusement d'une embarcation³.

D'autres distinctions entre les diverses interventions magiques en mer pourraient être proposées selon leur fonction protectrice spécifique, qui peut être défensive, offensive ou augurale, selon leur caractère collectif ou individuel et selon qu'elles sont initiatiques et secrètes, prévoyant exclusivement l'action d'un exorciste ou au contraire largement connues et permettant à tous, si nécessaire, de se risquer à exécuter le rite. Mais, si elles sont légitimes, de telles distinctions ne permettent pas, selon nous, de rendre compte de façon adéquate des aspects qui caractérisent le plus précisément l'univers magico-religieux des marins.

La grande difficulté de contrôler, sur le plan technique, un milieu souvent insondable, où le danger est d'une part impondérable et d'autre part potentiellement soudain, grave et inévitable, se déplace et se traduit sur le plan magique par une intervention spécialisée et capillaire, visant l'événement critique particulier à affronter ou le milieu spécifique à protéger, et parfois aussi par une réponse multifonctionnelle capable d'exorciser une gamme plus vaste de situations à risque. Une autre caractéristique de l'intervention magique est son « essentialité », c'est-à-dire sa tendance à la simplification et à la rapidité des opérations à effectuer, des mesures à prendre.

On peut donc dire que l'on retrouve dans la magie les mêmes caractéristiques que celles des métiers de la mer indiquées plus haut, caractéristiques sur lesquelles le travail en mer fonde son efficacité.

La similitude entre les *modus operandi* dans la sphère du travail et dans la sphère magique se concrétise par exemple dans l'habitude très répandue de se servir d'éléments et d'instruments d'usage courant qui sont au besoin investis d'une valeur magico-religieuse. Le plan de l'efficacité réelle et celui de l'efficacité magique, c'est-à-dire respectivement de la conduite de l'embarcation et de l'inhibition de la tempête, de la pêche habituelle et de la maîtrise exceptionnelle de la mer agitée, sont donc subséquents mais fortement liés, tant au niveau des instruments que des procédés mis en œuvre.

L'usage fréquemment multifonctionnel des instruments (filets, couteaux), des espaces opérationnels (le bateau, la plage, le môle) et des hommes (chef de bord et mage) suggère enfin

l'existence et la persistance chez les gens de mer de traits culturels caractérisés par l'aptitude invétérée à une activité constante et fébrile où même l'invocation du saint et la récitation de la conjuration vont de pair avec l'exécution des manœuvres pour affronter la mer ou s'appuient du moins en même temps sur le « métier », sur son substrat empirique et fiable.

Si ces caractères, le multifonctionnel, le spécialisé et l'essentiel, peuvent représenter, selon nous, les éléments qui définissent de façon spécifique l'univers magico-religieux des marins, il nous semble opportun d'appuyer notre hypothèse de lecture sur certains cas ethnographiques. Nous ferons référence à de véritables rites où la présence d'un officiant et l'utilisation d'une formule spécifique ainsi que d'opérations et d'instruments déterminés sont prévues. Nous décrivons également des coutumes plus simples mais également significatives et aussi de simples croyances. Tous ensemble, ces usages créent un « filet de protection » capable de fournir des réponses différenciées et articulées en fonction des nombreux types de conjurations mises en œuvre selon les cas.

Dans la première partie, nous analyserons des pratiques et des rituels plus ou moins élaborés, comme la protection des filets contre le « mauvais œil », le baptême et la bénédiction du bateau, qui mettent en évidence le caractère spécialisé de l'intervention magique visant à conjurer un danger précis, à protéger un milieu particulier à travers des procédures soigneusement calibrées.

Dans la deuxième partie, nous rendrons compte de certaines habitudes fort répandues, comme celle de placer à bord de l'embarcation, dans des espaces déterminés à l'avance, des images de saints, des cornes et des rameaux d'olivier, ainsi que de peindre des yeux et d'autres symboles religieux et profanes dont les capacités défensives hautement multifonctionnelles sont en mesure de conjurer des dangers variés.

Dans la troisième et dernière partie, nous examinerons le cas d'une croyance assez spéciale, qui attribue une capacité protectrice de nature magico-religieuse au système de pêche tout entier, le « thonaire », destiné à la capture du thon. C'est un exemple clair d'« économie des forces », de réponse réduite à l'essentiel, où un moyen de travail efficace et éprouvé peut se transformer, si nécessaire et sans le recours à des pratiques complexes ou à de longues formules, en un instrument magique doté d'un extraordinaire pouvoir protecteur.



Il va de soi que le classement d'un rite ou d'une coutume spécifique dans une partie plutôt que dans une autre n'exclut pas son éventuelle signification plus vaste, la présence de caractères à la fois spécialisés, multifonctionnels et essentiels. Les choix ont été effectués sur la base du trait qui nous a semblé dominant. Tous les cas ethnographiques cités sont tirés d'une enquête plus vaste, actuellement en cours, sur les caractéristiques culturelles des populations riveraines du littoral tyrrhénien.

Il s'agit d'une zone qui présente une certaine homogénéité culturelle en raison de courants migratoires répétés, dirigés essentiellement du sud vers le nord. Ces courants, d'abord saisonniers puis sans retour au lieu d'origine⁴, se sont dessinés dès le XVIII^e siècle mais se sont intensifiés à partir de la fin du siècle dernier jusqu'aux années 1950. Les migrations ont conduit les pêcheurs de la Campanie et de la Toscane à partager lieux de pêche, résidence, parents et donc, souvent, systèmes de croyance. Cette zone a connu, récemment encore, d'autres points de contact avec des régions méridionales et insulaires, la Calabre, la Sicile et partiellement la Sardaigne (voir fig. 1). Les cas présentés se situent dans un arc

Fig. 1
Carte géographique d'Italie montrant les régions et les principaux ports mentionnés dans le texte.

de temps qui s'étend pour l'essentiel des années trente à aujourd'hui et sont le fruit de la confrontation des témoignages que nous ont apportés les pêcheurs interviewés dans divers ports de la section de mer indiquée. Là où c'était possible, la confrontation avec des sources bibliographiques et iconographiques a permis de situer l'usage décrit dans un arc de temps plus vaste. Les principaux points de la recherche sont, pour la Toscane, les localités de Monte Argentario et de Porto S. Stefano, pour la Campanie, Pozzuoli et les îles de Procida et d'Ischia.

Rites spécialisés

Filets et « mauvais œil »

Il est évident que le but de tout pêcheur était et demeure d'effectuer une bonne pêche. Ses espoirs reposent en fin de compte sur les instruments de pêche, qui doivent donc être surveillés et protégés du risque de perdre leur efficacité.

À terre, le chef de bord ne manquait jamais d'asperger les filets avec de l'eau bénite lors du tannage. Pour empêcher que les filets de chanvre et de coton ne pourrissent prématurément, on les immergeait périodiquement dans un grand récipient avec une substance végétale contenant de la résine de pin, la zappina, dissoute dans de l'eau bouillante. Pendant que le tanin fondait, imprégnant progressivement les fibres du filet, le pêcheur ajoutait dans le récipient de l'eau bénite qu'il avait précédemment et personnellement prélevée du bénitier de l'église. Une offrande d'argent ou de poisson frais au curé était obligatoire parce qu'indispensable au bon fonctionnement du rite. Malgré la bénédiction, il pouvait arriver que le filet reste vide et ne garantisse pas des quantités de poissons suffisantes. D'autres remèdes s'imposaient alors.

Le premier contrôle était effectué sur l'outil lui-même, soit sur le plan « réaliste ». Si l'on ne constatait pas de dommages et de mauvais fonctionnement, si le problème restait insoluble, il ne restait qu'à en chercher une explication et surtout une solution au niveau magique. Les causes du problème imprévu étaient souvent attribuées au « mauvais œil » et les remèdes demandés au mage. « Ici, à Porto S. Stefano », rappelle le pêcheur Arturo, « à l'époque de mon père [années 1920-1940], il y avait un mage qui chassait le " mauvais œil ". Il accrochait des rubans aux filets. Ça arrivait si souvent qu'on ne prenne pas de poisson ! Si un pêcheur ne s'expliquait pas pourquoi lui seul

ne réussissait plus à capturer de poissons, il allait chez le mage. Mais d'abord il fallait vérifier si le filet n'avait pas de défaut technique. S'il n'y avait aucun défaut, il allait chez le mage »⁵. Suivant un rite largement diffusé bien au-delà des côtes tyrrhéniennes et non limité aux cultures de la mer, le mage auquel on avait fait appel laissait tomber des gouttes d'huile dans l'eau. S'il lui semblait distinguer la forme de deux yeux, d'après la façon dont les gouttes s'agglutinaient, le mage les « coupait » avec des ciseaux ou un couteau. Il remettait alors au pêcheur des rubans de couleur rouge afin de les fixer avec un nœud au filet « ensorcelé ». « Il prenait une assiette, il y mettait de l'eau, de l'huile et puis il disait : tu vois ces yeux comme ils te regardent ? C'est eux qui te donnent le mauvais œil, c'est eux qui ne te font pas prendre de poisson (...) Il disait des mots incompréhensibles, il mettait du sel, il coupait la tache d'huile avec les ciseaux »⁶. Nous avons rencontré des exemples semblables dans la région de la Campanie, où quelques pêcheurs de Lacco Ameno et d'Ischia nous ont confirmé l'existence d'un rite pour chasser le « mauvais œil » des filets.

En mer, le filet était au centre d'autres rituels visant à favoriser une pêche fructueuse. Dans les années cinquante, le pêcheur récitait quelques *Avé* et répétait la formule « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » dans ses nombreuses variantes, au moment de mettre à l'eau ou de remonter le filet. Cette pratique était très répandue, surtout dans le sud mais aussi le long du littoral toscan, dans d'autres rites de mer et aussi de terre. Alors que certains pêcheurs en appelaient ainsi à la puissance magique de la Trinité, d'autres préféraient prononcer « Au nom de saint André » avant de mettre les filets à l'eau et « Que Jésus-Christ soit loué » au moment de les remonter⁷.

Baptême et bénédiction du bateau

Les opérations mises en œuvre pour protéger le bateau sont différentes et en général plus complexes. La défense de l'embarcation semble pour l'essentiel de nature préventive et accompagne le bateau dès le moment de son lancement, puis est renouvelée et répétée à chaque halage successif, à chaque nouvelle « contamination » avec la terre ferme, quand l'embarcation toute entière, œuvre vive et œuvre morte, se trouve aux « yeux » de tous. Ainsi, le bateau est protégé à terre et à l'amarrage dans le port contre le « mauvais œil » et en mer contre le risque d'une tempête. Il semble ainsi « assuré » grâce à des formes de protection en

quelque sorte « spécialisées » selon les dangers qui pourraient se présenter.

Si l'inconnue « économique » que nous avons évoquée pèse sur le filet, une inconnue « existentielle » pèse aussi sur l'embarcation. La plus grande complexité des techniques de protection appliquées au bateau renvoie en dernière analyse à la sauvegarde des vies de l'équipage : c'est pourquoi le rite doit être réitéré, répété de façon cyclique. Le lancement d'une nouvelle embarcation exige, aujourd'hui encore, la présence d'un prêtre qui, par la bénédiction, a pour tâche de « baptiser » le bateau et son armement. Le baptême effectué en montant à bord de l'embarcation encore sur bers ou amarrée à quai était considéré comme le plus efficace. D'après un usage signalé également par Pitrè et Amalfi, on demandait quelquefois au prêtre de s'adresser, au cours de l'acte de bénédiction, aux différentes parties du bateau et surtout à la proue et à la poupe qui allaient devoir affronter la violence des flots⁸. La bénédiction était suivie d'un « rafraîchissement » auquel participaient les proches des pêcheurs et durant lequel on buvait du vin et on consommait des sucreries. Dans ce cas aussi, le curé recevait et reçoit encore du pêcheur, pour l'Église, une obole qui, dans le passé, était souvent remplacée par un échange en nature. On lui offrait du poisson ou bien on l'invitait à bord pour partager avec l'équipage une soupe de poissons préparée pour l'occasion.

Gianniniello, pêcheur de Pozzuoli, se souvient que son embarcation « a été baptisée avec le prêtre, quelques rafraîchissements, de la bière, des biscuits secs : c'est ça, un baptême de bateau ». Catiello, lui aussi de Pozzuoli, spécialisé dans l'utilisation des trémails, évoque comment « une fois le prêtre appelé, on baptise et puis on jette la bouteille de mousseux contre le bateau (...) Le prêtre récite une prière pour les pêcheurs et pour le bateau (...) et puis on prend les biscuits et on fait une petite fête comme ça, entre amis et pêcheurs »⁹. Le baptême se déroule selon les mêmes modalités en Toscane, notamment à Porto Ercole et Porto S. Stefano. Les pêcheurs de Toscane et de Campanie interrogés ont donné des raisons analogues pour expliquer le caractère indispensable du baptême du bateau. À ce qu'ils disent, on n'a jamais vu le cas d'un bateau qui n'ait été baptisé. « Pour le propriétaire », souligne Arturo de Porto S. Stefano, « le bateau, c'est plus qu'une femme, c'est plus qu'un enfant, c'est lui qui donne à manger à la famille, et alors il en prend soin, il le baptise, il le bénit (...) Le bateau a toujours été important ».

« Le baptême, ça, c'est la première chose », remarque « U figlio e' Cacola », pêcheur de Pozzuoli, « pour moi, quand le bateau est neuf, il faut le baptiser parce que, quand on va en mer et que le bateau est baptisé, ça a un autre "air". C'est comme si quelqu'un qui a eu un fils ne le baptisait pas, ne l'enregistrait pas à l'état civil. La même chose doit se passer en mer ; si je me fais construire un nouveau bateau, je dois le baptiser parce que c'est comme ça seulement qu'il devient un vrai bateau ». L'embarcation est ainsi enveloppée d'une auréole de protection dont l'efficacité est soulignée et garantie par le caractère sacré du rite du baptême. Cette auréole ainsi décrite et rendue comme « air », comme atmosphère nouvelle, différente, palpable, revient encore dans les mots de Catiello, autre pêcheur de la Campanie, selon lequel le baptême est nécessaire « comme bon augure, parce que sur le bateau, on respire un air nouveau quand il est baptisé ». Cette tendance à associer l'embarcation à un nouveau-né, à un enfant, est également exprimée par « Piscione » quand il déclare que « face à un enfant qui naît et à un bateau qui naît, c'est presque la même chose », tandis que « N'derra i sassi » avance que « le bateau est comme un chrétien (...) et un prêtre le baptise comme il le ferait avec un enfant, en lui donnant même un nom », et qu'Alfredo, encore plus explicite, soutient que « le bateau est un chrétien et c'est pour ça qu'il est baptisé ; (...) il est baptisé parce qu'il doit avoir un nom comme un chrétien qui croit en Dieu, qui croit aux saints, qui croit à tous »¹⁰.

Ces multiples analogies entre le baptême de l'enfant et celui de l'embarcation trouvent, selon nous, une explication plausible dans l'association que le pêcheur tend à faire entre bateau et nouveau-né, dans le lien particulier qui le conduit à assimiler la nouvelle embarcation à un nouveau-né.

Dans les cultures populaires, la période intermédiaire entre la naissance et le baptême se présente comme un moment de suspension pendant lequel l'enfant, sorti de la condition prénatale, s'apprête à entrer dans la vie mondaine. C'est une phase particulièrement critique à traverser pour celui qui a alors, suivant l'interprétation d'Ernesto De Martino, « une existence fragile, fluide et fuyante, particulièrement exposée à l'agressivité des forces malignes et non encore dûment protégée ». Le baptême devient indispensable « en raison de ses propriétés exorcistes (...), il consolide et renforce l'existence fragile du nouveau-né » en le mettant de fait « dans cette condition d'immunité magique qui procède du baptême »¹¹.

De même, l'embarcation à peine sortie des mains du maître-charpentier et descendue des cales du chantier où elle a été, des mois auparavant, mise en route et construite, ne connaît pas encore la pleine mer qu'elle devra affronter, elle n'a pas été guidée et utilisée par son équipage lors de la première pêche. Sa solidité, sa fiabilité, ses qualités marines en général sont encore purement potentielles et doivent donc elles aussi être consolidées et renforcées par un rite, le baptême précisément, qui éloignera de l'embarcation tous les risques et exorcisera tous les dangers possibles. Le baptême tient lieu de viatique, pas simplement en guise de bon augure mais pour son efficacité, et on attend donc de lui une protection réelle : « le baptême », remarque en effet Procolo, un autre pêcheur de Pozzuoli, « doit porter bonheur »¹². La comparaison réitérée avec un nouveau-né, mais plus particulièrement avec un fils, souligne aussi la tendance diffuse à inscrire l'embarcation dans un horizon d'affections et de liens familiaux. En effet, tout au long des nombreux jours et nuits passés en mer, loin du village et de la maison, le pêcheur devra établir avec son bateau un haut degré de « familiarité », un rapport presque symbiotique qu'il finit de fait par instaurer. Une sorte de gratitude, un sentiment de reconnaissance semble en outre lier le pêcheur à son embarcation qui lui permet de travailler, d'obtenir un bénéfice et de vivre. Cette gratitude, cette reconnaissance font même du baptême un acte dû par rapport au bateau lui-même.

Les analogies rencontrées dans le baptême du bateau le long du littoral tyrrhénien, aussi bien en Toscane, à l'Argentario, qu'en Campanie, dans les Champs phlégréens, sont donc nombreuses. Par contre, la variante la plus significative observée dans la procédure suivie pour baptiser l'embarcation à Pozzuoli, par rapport aux usages des pêcheurs de Porto S. Stefano, réside selon nous dans l'utilisation de l'eau de mer à la place de l'eau douce. Angelo D'Ambrosio note à ce propos que, « une fois le bateau construit et décoré, le prêtre puisait l'eau de la mer et après l'avoir bénie, il l'aspergeait sur l'embarcation avec une espèce de petit bouquet d'algues au lieu du goupillon. Les cloches de la petite église du port sonnaient pour la fête et puis, à la maison, il y avait le banquet »¹³. Ce n'était cependant pas la seule occasion où, aux mêmes fins, on utilisait de l'eau de mer. Le départ pour la saison de pêche de l'été inaugurerait une longue période d'éloignement du lieu de naissance et de la famille et substituait au lien visuel et tactile quotidien avec les quais

et les maisons du village de pêcheurs une période de non-retour, d'exil forcé dans une dimension délimitée seulement par l'horizon marin, ce qui constituait chaque année un moment particulièrement critique pour le pêcheur de Pozzuoli. En raison des inconnues et des dangers qu'il pouvait cacher, c'était un moment difficile vécu avec appréhension et souffrance. Une fois effectués l'armement et l'arrimage de tout ce qui était nécessaire pour la longue traversée vers les côtes toscanes et le séjour prolongé dans ces eaux, les équipages quittaient le port de Pozzuoli, puis revenaient vers la côte et s'approchaient à quelques mètres de l'église de l'Assomption et du village. En face du petit temple dédié à la Madone, ils recueillaient l'eau de mer avec laquelle ils mouillaient le bateau et les filets, puis ils partaient.

« Nous, quand nous allions à Civitavecchia et en Toscane à la voile, parce qu'avant il y avait la voile », rappelle encore Procolo, pêcheur de Pozzuoli, « une fois arrivés à l'embouchure, nous revenions en arrière en longeant la côte à l'extérieur du môle jusqu'à la hauteur de l'église, nous prenions l'eau de mer, parce que là, il y avait la Madone. C'était un usage de nos pères et nous avons fait comme ça nous aussi »¹⁴.

Une interprétation du rituel décrit ci-dessus peut être tentée à partir de l'acte de l'aspersion issu de l'ancienne coutume d'immerger entièrement dans l'eau lustrale le corps de celui qui doit recevoir le baptême.

Aspersion et immersion peuvent à leur tour être ramenées au rite de l'ablution pratiqué dès l'antiquité par d'innombrables populations de la Méditerranée, de l'Asie et de la Polynésie, et à travers lequel, notent Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, « les vertus de la source sont assimilées. Les différentes propriétés des eaux se communiquent à celui qui s'en imprègne (...) L'ablution est une façon de s'approprier la force invisible des eaux »¹⁵.

L'aspersion de l'embarcation avec de l'eau de mer, au moyen d'une touffe d'algues, indique la tentative d'établir avec l'élément marin un contact et donc aussi un rapport non plus de l'extérieur, de la surface, du « dehors », du « dessus », mais de l'intérieur, de la profondeur, du « dedans », du « dessous ». Ce contact, qui change de direction et de sens, peut être relié à une tentative de faire partie de la mer dévoilant un désir de fusion, de reconnaissance et d'acceptation, comme Anita Seppilli l'a mis en lumière à propos de la coutume du « saut en mer », un moment culminant de différents rites déjà connus dans la Grèce antique qui prévoyait un plongeur dans l'eau à partir de

rochers ou de lieux toujours élevés, coutume où prédomine aussi cette exigence d'aller à la rencontre de l'élément marin et de se « donner » à lui. Dans le cas que nous analysons aussi, on peut avancer l'hypothèse de l'existence, encore plus en amont, d'une « projection symbolique de nature éminemment psychique, implicite dans l'eau, [qui] naît sans aucun doute de l'intuition d'une similitude entre eau (...) et liquide amniotique »¹⁶. Une telle projection est révélatrice d'une situation existentielle difficile dont la résolution est confiée à l'eau, élément capable de donner de nouvelles forces et de nouvelles énergies qui permettront de surmonter le moment critique et d'acquérir un statut régénéré. S'immerger, « incorporer » la mer à soi à travers le rite de l'aspersion, peut donc signifier en assumer la nature intime, établir avec elle une alliance, un pacte de non-agression qui, en dernière instance, cache le désir de s'approprier sa force terrible, ou du moins de l'exorciser, de la domestiquer et de la contrôler.

Nous avons pu noter par ailleurs comment l'eau de mer employée pour asperger le bateau et les filets est d'abord bénie par le prêtre ou est en tout cas l'eau « de la Madone » parce qu'elle est prélevée du côté de l'église de l'Assomption. Le fait d'avoir recours, avant d'affronter la mer, à une eau qui présente ces qualités sacrées, qui est par ailleurs employée dans le rite du baptême et l'acte de la bénédiction, met en évidence sa forte valeur purificatrice déjà perçue chez diverses populations et illustrée par Hésiode, entre autres auteurs, selon ce que rapporte encore Anita Seppilli : « franchir les mers sur des navires, [franchir les détroits] est donc un défi (...). Cela se présente comme un acte périlleux (...) qui exige pour le moins pureté rituelle. Malheur à celui qui ne s'arrête pas avant sur le rivage pour se purifier et se laver les mains »¹⁷.

Dans divers ports de la Toscane, du Latium et de la Campanie, la bénédiction de l'embarcation avait lieu à nouveau au terme des opérations périodiques de calfatage et de peinture du bateau, effectuées de préférence durant les premiers mois de l'année, avant la nouvelle saison de pêche. À Porto S. Stefano, le curé du village était invité par les pêcheurs à se rendre sur la plage pour bénir les bateaux avant leur lancement. De nos jours, la bénédiction est donnée sur les cales et sur les quais du port commercial où se concentre une grande partie de la flotte de pêche de Porto S. Stefano. Parfois, l'intervention religieuse était requise et l'est encore aussi en cas de restructuration, de modernisation ou d'intervention rendue néces-

saire à la suite d'avaries ou de réarmement de l'embarcation. Dans les situations que nous venons de décrire, à la différence de la bénédiction effectuée lors du baptême d'un nouveau bateau, le rite n'était pas nécessairement accompagné de festivités comprenant banquet, rafraîchissements et participation des proches de l'équipage. Nous ne sommes pas en effet devant une pratique initiatique mais devant la simple et successive confirmation de l'efficacité protectrice du rite.

Coutumes multifonctionnelles

Saints et amulettes de bord

Parmi les habitudes de l'équipage une fois à bord, pour se défendre durant les périodes de navigation et les phases de pêche contre les nombreux pièges possibles de la pleine mer, il faut signaler le recours à des images et à divers objets à fonctions hautement protectrices placés en des points précis de l'embarcation.

Les effigies des saints et des divinités envers lesquels il entretient une dévotion accompagnent très fréquemment le pêcheur de Porto S. Stefano. Parmi les saints les plus vénérés, on retrouve le saint du village, saint Stéphane, saint Jean et saint André, puis saint François d'Assise, la Madone de Pompéi et aussi saint Paul de la Croix, de même que, en son siècle, Paolo Danei, qui débarqua en 1721 du côté de Porto Ercole, fonda à l'Argentario l'ordre des pères passionistes et construisit le premier couvent sur le versant oriental du promontoire. Dans le bateau, le pêcheur a toujours choisi avec soin l'emplacement considéré le plus digne et le plus respectueux du caractère sacré du saint, le mieux adapté à protéger la figurine de papier contre l'eau salée et les intempéries, mais aussi le plus conforme à la défense de l'embarcation et de l'équipage. Sur certains bateaux, de petits placards ou des tiroirs étaient aménagés à proue, sous le pont, et chaque pêcheur y rangeait ses effets personnels et les images des saints. Arturo rappelle encore que « chaque marin avait sa caissette où il rangeait l'argent, les lettres qui venaient de la famille, où il plaçait le petit portrait de sa femme, de ses enfants, le saint, la Madone. Derrière cette petite porte, quand on l'ouvrait, à l'intérieur il y avait une petite église ! »

L'habitude de conserver dans une caissette l'image sacrée ainsi abritée et encadrée est très répandue un peu partout dans la zone étudiée. « J'ai une caisse avec tous les papiers », explique Pierino, pêcheur de Pozzuoli, « c'est là-dedans

que je garde la Madone aussi, parce que mon bateau est petit et que je dois le protéger. Mais maintenant, je veux l'encadrer, la Madone »¹⁸. Le pêcheur entretenait un rapport de dévotion de caractère presque liturgique avec la caissette, placée en un lieu volontairement retiré et protégé. La caissette le défendait du danger de perdre son identité physique et culturelle, en gardant ensemble et en lui permettant d'embrasser d'un coup les entités de ce monde et de l'autre, qui orientaient sa vie, qui lui donnaient sens et valeur et grâce auxquelles il s'opposait aux risques inhérents à la précarité de son existence. Si la représentation sacrée assumait une fonction clairement protectrice, l'image photographique, selon un usage récurrent dans la culture populaire, analysé entre autres par Bourdieu, Faeta, Mazzacana, Seppilli et l'auteur¹⁹, jouait un rôle essentiel de commémoration et de réintégration, en remplaçant le contact physique direct avec les proches par leur image. Il s'agit d'une photo souvent conçue et réalisée expressément pour ceux que leurs exigences professionnelles contraignaient à rester longtemps loin de chez eux et que la femme faisait réaliser avec ses enfants pour l'envoyer au mari. Grâce à une mise en scène austère et digne, habituellement dans le studio de photographie, au port des meilleurs vêtements et à l'adoption de poses et d'expressions qui, dans

leur rigidité formelle prédéterminée, entendent confirmer sans équivoque la respectueuse observance des rôles et des devoirs familiaux socialement approuvés (plus généralement l'adhésion aux valeurs d'une tradition perçue immuable et indiscutable), la photo est investie du devoir de rassurer le mari, ici le pêcheur, sur le caractère inaltérable de l'équilibre domestique, en le confirmant, même à distance, dans ses affections familiales et en lui signifiant la protection que lui garantissent ses ancêtres.

La « petite église » dont parle Arturo remplace pratiquement le meuble de la cuisine où, derrière une vitrine ou sur le dessus, se pressent les images des saints que l'on vénère, les photos des parents émigrés et lointains et celles des chers défunts, véritables dieux tutélaires de la famille. Le pêcheur logeait aussi cet ensemble iconique magico-religieux complexe et hétérogène dans d'autres endroits, toujours choisis en sorte que l'action protectrice soit particulièrement efficace. Selon une habitude extrêmement ancienne et très répandue, la proue, construite plus massive et plus robuste que le reste de l'embarcation parce qu'elle était la première exposée au choc des lames, devait être protégée et renforcée de manière adéquate, non seulement sur le plan technique et structural, mais aussi sur le plan magico-religieux.

Fig. 2
Le bateau de pêche avec voile latine et foc reproduit dans cet ex-voto du XIX^e siècle, dédié à la Madonna dell'Arco dont le sanctuaire se trouve dans la province de Naples, possède une proue intentionnellement disproportionnée et voyante, semblable à l'organe sexuel masculin. Répandu en Campanie, en Calabre et en Sicile, ce type de proue se retrouvait sur différents bateaux à voile, par exemple sur ceux destinés à la pêche au corail de Torre del Greco, près de Naples. Ces bateaux avaient souvent besoin de protections particulièrement puissantes et explicites car ils étaient utilisés sur de très longues routes et dans des portions de mer dangereuses.



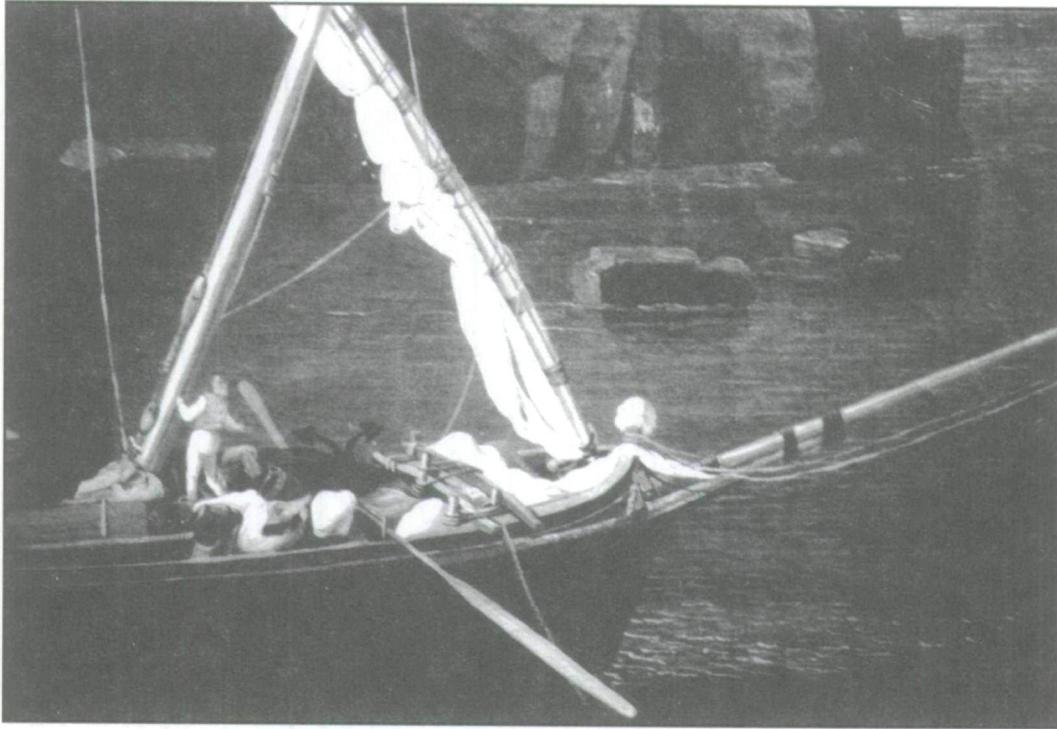


Fig. 3
Détail du tableau de J.P. Hackert intitulé La Marina Piccola a Sorrento, 1794, représentant la proue d'un bateau à voile latine utilisé pour le transport de marchandises, au mouillage aux alentours de Sorrente. La coutume de recouvrir l'extrémité supérieure de la proue avec une boule de chiffon ou une peau de mouton, en souvenir de l'entreprise téméraire de Jason et des argonautes pour s'emparer de la toison d'or, est très ancienne.

La proue est la première partie de l'embarcation à rencontrer la mer, qu'elle fend et « viole » en ouvrant un passage pour le bateau : il s'agit, par certains aspects, d'une véritable profanation, répétée ensuite par l'immersion des filets dans ce « corps étranger », la profondeur marine, dont l'homme est exclu mais dont il veut pourtant extraire la « lymphe » précieuse, le poisson. Depuis toujours, la proue est donc particulièrement protégée au niveau magique. À la fin du siècle dernier, sur le littoral de la Campanie et en Sicile, il y avait encore beaucoup de bateaux de pêche qui présentaient une proue exagérément haute se terminant par une forme ovoidale peinte de couleurs violentes, souvent en rouge. L'allusion à l'organe sexuel masculin et en particulier au gland était évidente. Cette proue était tout aussi efficace sur le plan technique pour affronter les vagues raides et rapprochées de la mer tyrrhénienne (voir fig. 2). La proue-phallus, ouvrant et pénétrant la surface de la mer, affirme un principe vital dans un contexte potentiellement mortel et répète une tentative de domination masculine sur une surface associée ici à des connotations négatives, attribuées traditionnellement à l'univers féminin, telles le caractère imprévisible, l'ambiguïté, un danger latent et masqué.

D'autres proues arborent à leur sommet soit une boule de chiffons (voir fig. 3), une peau de chèvre enroulée sur elle-même ou bien sa représentation gravée en ronde-bosse sur un

morceau de bois. La référence est le mythe de Jason, la valeur, la hardiesse et la témérité des argonautes naviguant de la Grèce jusqu'à la Colchide pour s'emparer de la toison d'or. Cette toison, replacée sur le bateau de pêche et de marchandise, doit transmettre par contact et par incorporation du symbole ces mêmes qualités aux équipages et, par transfert, au bateau.

C'est en général sous le beaupré des vaisseaux, puis sous le beaupré des premiers navires à propulsion mixte à voile et à vapeur, qu'était placée la figure de proue, chargée de différentes valeurs de protection, selon le personnage réel, fantastique ou divin qu'elle représentait.

Dans la zone que nous étudions également, c'est à proue qu'on plaçait l'image sacrée, selon un usage probablement importé sur les littoraux toscans par des pêcheurs émigrés de la Campanie. Arturo, dont les parents étaient originaires de Pozzuoli, rapporte encore à ce propos : « Mon père avait un bateau où la Madone était placée à proue ; elle était protégée par une petite boîte de bois, une petite boîte faite pour ça, juste ici, en haut de la proue. Beaucoup de bateaux de Pozzuoli venaient en Toscane avec ces petites boîtes de bois clouées et il y avait la Madone peinte, et même un ange, et aussi saint Michel que bien des marins vénéraient. Ils les peignaient avec des couleurs contrastant avec celles du bateau ; si celui-ci était bleu, il les peignaient en blanc. Le visage était peint soigneusement, les yeux aussi, et la bouche en

rouge »²⁰. L'habitude d'exposer la divinité dans une espèce de tabernacle, de petit sanctuaire, a été relevée également à Pozzuoli par Vincenzo Cafaro dans les années 1940. À propos de la construction d'un nouveau bateau, ce dernier écrivait qu'au terme des travaux, « pour rendre le bateau plus fastueux, on y plaçait à proue des petits anges, un saint et même la Madone »²¹.

C'est donc à la divinité que revenait la tâche d'éviter les obstacles sur la route du bateau, en veillant sur la mer et sur les vagues à partir de l'extrémité de la proue, dans une caissette à fonction de tabernacle où elle était dûment protégée, mais aussi délibérément exposée et rendue plus visible grâce à des tonalités chromatiques contrastant avec celles de l'embarcation. Ces couleurs, qui soulignaient le caractère sacré de l'image et de la niche où elle était placée, étaient employées comme force de dissuasion face à l'agressivité potentielle des forces malignes et mettaient en évidence la protection en acte. L'usage d'exposer, avec la Madone et le saint, différents anges et en particulier saint Michel archange est illustré dans diverses régions et jusqu'en Sicile. En l'occurrence, il doit sans doute être mis en relation avec le culte particulier dont le Prince des Anges fait l'objet dans la zone des Champs phlégréens et surtout à Procida, île dont il est d'ailleurs le saint patron²².

Au cours des premières décennies de ce siècle, on avait en outre l'habitude de placer une lampe devant les images sacrées. « Le samedi, sur les bateaux à voile qui allaient pêcher jusqu'aux côtes de la Tunisie », rappelle Pietro Fanciulli à propos des pêcheurs de Porto S. Stefano, « il y avait ce bel usage d'allumer la

lampe à huile votive devant l'image de la Madone »²³. Chez les pêcheurs qui ont conservé cet usage, cette lampe est aujourd'hui remplacée par une lumière électrique.

À partir du moment où, entre les années 1920 et 1930, la diminution progressive des bateaux à voile s'accompagne d'une diffusion toujours plus importante de bateaux de pêche à moteur équipés pour la pêche au filet traînant, l'image votive et les photographies de famille changent de place et se retrouvent, aujourd'hui encore, surtout dans la passerelle ou bien à proue, mais à l'abri, dans le local où sont les couchettes.

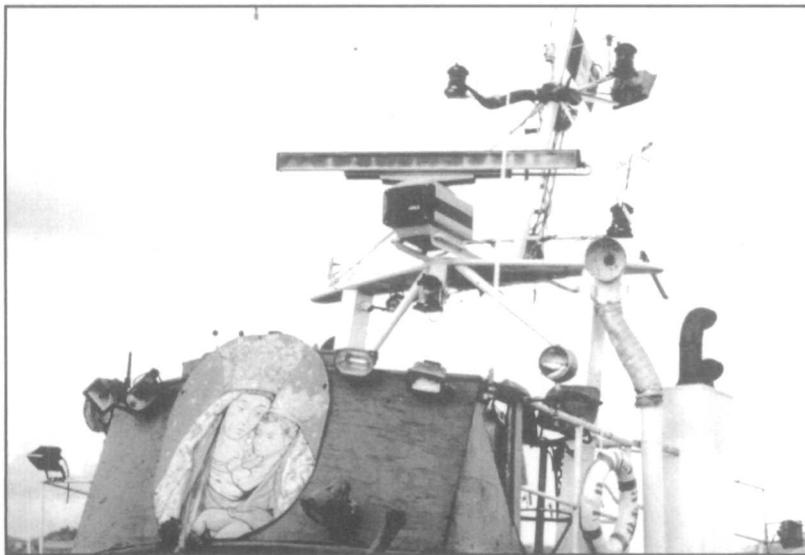
L'interaction avec le saint, dont l'effigie, comme nous l'avons vu, est généralement conservée à bord avec soin et souvent encadrée, peut cependant prendre des formes, pour ainsi dire, plus directes et « concrètes ». Pour solliciter l'intervention divine, il arrive que le pêcheur ressente l'exigence de sortir l'effigie de la caissette où il l'avait déposée afin de la porter sur le pont, devant le grave événement en cours. Au même moment, à terre, on expose devant la mer en tempête l'icône sacrée ou la statue du saint protecteur du village. Il s'agit d'une coutume aujourd'hui largement tombée en désuétude mais qui était encore présente au début du xx^e siècle. L'exhibition de l'image, opposée directement, physiquement, à la furie des éléments, se présente souvent comme *extrema ratio*, comme la dernière tentative désespérée de calmer la mer, de l'appriivoiser, quand toutes les manœuvres accomplies précédemment par l'équipage n'ont pas produit les effets désirés. C'est une ultime tentative commune aux pêcheurs et aux marins de tous lieux et dont on trouve témoignage dans la zone que nous étudions, en Toscane comme en Campanie.

Cet usage est ainsi illustré dans certains ex-voto de l'église de S. Restituta de Lacco Ameno, dans l'île d'Ischia, et dans ceux qui sont dédiés au Beato Romano et réalisés en particulier par les pêcheurs de corail de Torre del Greco, où l'effigie du saint est parfois représentée dans son cadre au bas du mât ou bien soulevée entre les mains d'un membre de l'équipage, souvent le commandant lui-même²⁴.

En Campanie toujours, un rite encore plus radical que celui que nous venons de décrire, mais auquel il est lié et dont il représente par certains aspects la continuation et l'aboutissement extrême, a été signalé et illustré par Lello Mazzacane, dans l'analyse de certains ex-voto marins retrouvés dans l'île de Procida. Il s'agit de l'usage de « jeter l'image du protecteur invo-

Fig. 4

Sur ce bateau de pêche photographié à San Remo, les dimensions de l'image de la Madone et de Jésus enfant, placée en évidence sur la passerelle, laissent deviner la dévotion particulière et la confiance remarquable que l'équipage voue à la Vierge. Malgré cela, il y a également deux cornes près de l'antenne du radar.

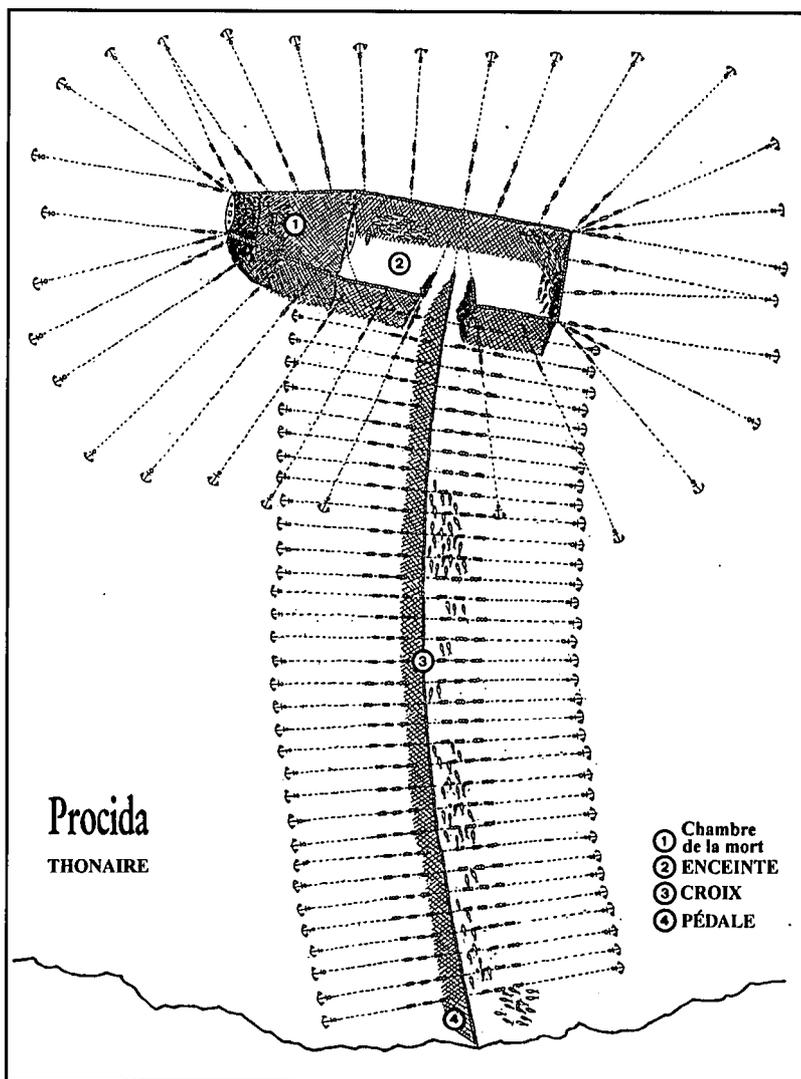


qué dans les flots en tempête », suivant lequel le « protecteur est “ matériellement ” engagé dans l'événement dramatique, participant de sa propre image à l'expérience du naufrage »²⁵.

Des saints mais aussi des cornes

L'usage d'arborer une paire de cornes de bœuf ornées de rubans rouges était et est encore fréquent sur les bateaux de pêche. Les cornes sont souvent placées sur la cabine, c'est-à-dire en correspondance avec le « cœur du bateau », un point « névralgique » puisqu'il s'agit du local d'où l'on gouverne l'embarcation, où sont rassemblés tous les instruments pour la navigation et où la présence du chef de bord est pour ainsi dire constante (voir fig. 4). Si une habitude analogue a été signalée, ainsi que nous le verrons plus loin, comme étant pratiquée par les pêcheurs du Latium, de la Campanie, de la Sicile et de l'Adriatique, elle présente aussi des ressemblances évidentes avec l'habitude des paysans qui, pour défendre leur habitation, placent des objets généralement acuminés (cornes, couteaux, faux et ciseaux) dans des points considérés particulièrement critiques, à la jonction des deux versants du toit, sur la porte d'entrée et aux coins des murs principaux²⁶. Toutefois, expliquer les raisons d'une telle analogie, du moins à un niveau de première approximation, en recourant à l'hypothèse de contacts, mélanges et transvasements évidents mais probablement inconstants et fragmentaires, n'est peut-être pas aussi utile que de remonter à l'universalité évidente du symbole, à la forte valeur défensive attribuée populairement à la corne tant par les gens de l'intérieur que par ceux de la côte. En effet, chez les peuples les plus divers et dès l'antiquité, des Sumériens aux Hindous, des Iroquois aux Dogons, comme dans les mythologies grecque, celtique et chinoise, on peut relever la tendance à interpréter la corne comme un symbole de puissance, d'énergie et de pouvoir d'origine souvent phallique. Selon Chevalier et Gheerbrant, il s'agit d'un « principe actif et masculin, dont la conformation physique robuste représenterait en raison de sa dureté une force défensive comme le bouclier »²⁷, d'une efficacité supposée indiscutable.

Le ruban rouge, dont nous avons déjà relevé l'usage dans la pratique destinée à libérer le filet du mauvais sort, semble avoir dans ce cas aussi une tâche de renforcement et de complémentarité par rapport à celle de la corne. On peut observer, d'une part, le choix de la couleur rouge qui, dans son acception positive et diurne, est le symbole de la vie, de la force et de l'a-



gressivité et, d'autre part, le nœud qui, avant tout, entrave, lie, raffermi et confère cette énergie à la corne et donc au bateau, mais qui intervient aussi comme moyen de « lien » magique, d'immobilisation des forces malignes : « la bande rouge nouée sur la corne (...), chasse le mauvais œil, arrête la malchance, il y a cette coutume ici », dit à ce propos Arturo²⁸.

L'utilisation de la corne a été relevée encore dans les années cinquante : les pêcheurs de Nettuno tenaient à bord de petites cornes de corail ; les pêcheurs de Minturno suspendaient une corne à proue ; à Acciaroli, la corne était attachée au mât ; sur les bateaux de Catane, elle était souvent peinte ; dans l'Adriatique, la paire de cornes²⁹ apparaît de nouveau. Saverio la Sorsa rapporte enfin l'habitude qu'avaient certaines femmes d'exposer une corne de bœuf sur le rebord de la fenêtre si leurs hommes se faisaient surprendre en mer par une tempête³⁰.

Fig. 5
Diagramme du thonaire de l'île de Procida, vu du dessus. À remarquer : la forme du filet évoquant une croix et la « pédale », le long filet qui part de la côte et est relié sur les deux côtés à 33 amarres.

Nous avons personnellement constaté, aujourd'hui encore, l'habitude de placer les cornes à bord : non seulement sur le toit de la passerelle, mais aussi sur les infrastructures du bateau de pêche, dans de nombreux ports du littoral tyrrhénien.

À côté des cornes, on trouve souvent un rameau de palmier ou d'olivier béni à l'occasion du Dimanche des Rameaux : c'est une habitude qui reste parmi les plus répandues encore aujourd'hui, à la fois dans la région tyrrhénienne et sur les côtes adriatique et ionienne. Dans cette recherche d'une fusion symbolique avec le ciel et donc avec la « sphère céleste », le rameau est placé le plus haut possible, au sommet du petit mât métallique qui soutient les antennes de la radio et le radar ou, sur les chalutiers, au sommet de l'arc arrière à partir duquel on descend le filet.

La corne et l'olivier représentent peut-être l'une des synergies protectrices actuelles les plus utilisées, exemple significatif du syncrétisme fréquemment opéré par les milieux populaires entre le plan magique et le plan religieux.

Réponses essentielles

Croix et thonaire

Nous avons considéré jusqu'ici des techniques de protection qui impliquent toutes, à différents niveaux, la réutilisation d'instruments et de moyens, mais aussi de lieux normalement utilisés pour la pêche, la navigation ou, simplement, pour la vie à bord. En vue de son utilisation à des fins de protection, l'homme de mer a sélectionné chaque fois l'outil le plus adéquat en lui conférant une valeur magique, spécialisée ou pas, grâce une pratique appropriée ou en l'associant à d'autres objets et éléments.

Comme nous l'avons indiqué au début, il y a cependant des cas où c'est le système de pêche tout entier, donc le complexe filets, outils et bateau, qui acquiert un pouvoir défensif, un pouvoir magique d'une extraordinaire efficacité. Le thonaire représente sans doute l'exemple le plus significatif de ce cas. Le thonaire est un système de pêche pour la capture du thon de conception très ancienne, particulièrement répandu en Sicile où il est encore utilisé³¹. À partir du siècle dernier, l'usage du thonaire s'est diffusé sur le littoral tyrrhénien jusqu'en Ligurie et le long des côtes de la Sardaigne. Il a disparu autour des années 1950, parallèlement avec l'intensification d'une navigation côtière essentiellement touristique,

pour laquelle le système de filets de ce type de pêche constituait une entrave. Le thonaire est en effet constitué d'un filet de barrage, la « pédale », qui, partant de la terre, s'avance en pleine mer jusqu'à plus d'un mille : là, son extrémité s'engage dans une espèce de vaste enceinte rectangulaire formée, elle aussi, de longs filets soutenus sur les deux côtés plus courts par deux grosses embarcations, dont l'une, en général la plus grande, est solidaire avec le filet et n'est donc pas utilisée pour naviguer. Maintenu à la surface par de nombreux flotteurs, la « pédale » est assujettie sur tous les côtés à de longs cordages appelés « croix » attachés sur le fond à des ancres de grandes dimensions ou corps morts. Des cordages aussi nombreux maintiennent en place une enceinte à l'intérieur de laquelle, grâce à un autre barrage de filets, est aménagée la « chambre de la mort » où s'effectue la *mattanza*, c'est à dire la capture au moyen de harpons du thon ainsi piégé. Il s'agit d'un système de pêche qui demande jusqu'à un mois de mise en place et qui demeure donc fixe au même endroit, jour et nuit, pendant toute la saison, en général d'avril ou mai jusqu'à septembre ou octobre. De nombreux hommes remplissant les différentes fonctions liées à ce type de pêche rejoignent le thonaire à bord de petites embarcations, pour passer ensuite sur les deux plus grandes et attendre les bancs de thons. Quand ils rencontrent la « pédale » sur leur chemin, les thons la longent en pointant instinctivement vers le large, mais ils finissent à l'intérieur de l'enceinte. C'est le *rais* qui dirige le thonaire. Ce terme d'origine arabe, largement répandu dans le sud de la Méditerranée, désigne le chef, un homme d'expérience que les propriétaires de thonaire cherchent à engager pour plusieurs saisons s'il se révèle particulièrement habile. Au cours d'une interview avec l'un des derniers *rais*, Carlino Intartaglia, responsable du thonaire de Procida en activité jusqu'aux années cinquante³², il nous a semblé naturel de demander comment il était possible, sur un thonaire et sur les bateaux rattachés à celui-ci, de se protéger contre un soudain tourbillon marin, étant donné qu'aucune fuite, aucun déplacement n'est permis par ce système de pêche qui est, comme nous l'avons vu, enchaîné à ses multiples ancrages. Sa première réponse tendait à souligner les qualités d'extrême solidité des bateaux, filets et câbles d'amarrage : il s'agissait d'une explication « réaliste » qui exaltait les qualités techniques de l'équipement. Quand nous lui avons fait remarquer qu'il était difficile de supposer que, en tant d'années

d'exercice et de mois passés en mer à chaque saison, le thonaire n'ait jamais subi de tempête, Carlino a déclaré que jamais une grave tempête ne s'était abattue ni n'aurait pu s'abattre sur le thonaire, parce que celui-ci était constamment protégé par Dieu. Devant notre expression dubitative, l'ancien *rais* nous a alors invités à réfléchir sur la structure du thonaire, sur sa conformation particulière qui, vue du dessus, prend la forme d'une croix dont la pédale est le bras le plus long et l'enceinte le bras le plus court (voir fig. 5). « Si cela n'avait pas été suffisant », a ajouté le pêcheur, « mon filet avait même trente-trois " petites croix " », faisant allusion au nombre des cordages qui maintenaient la pédale, égal à l'âge du Christ à sa mort, « et donc qu'est-ce qui aurait pu nous arriver ? Rien ! ».

La structure du filet qui fait écho à la croix, le symbole le plus vénéré du monde chrétien, est ainsi en mesure d'attirer une protection exceptionnelle, celle du Christ. Cette protection n'est pas répétée dans le temps ou en cas de besoin : elle est continue, permanente. Elle devient effective au moment où le filet, descendu en mer, prend la forme de la croix et est « ancré » solidement au thonaire qu'il défend, de ses 33 amarres, durant toute la saison.

Le filet est donc suffisant en soi, même sur le plan magico-religieux. Nul besoin de rite et de conjuration. La réponse à la menace s'exprime de façon synthétique et implicite dans l'outil lui-même : c'est une réponse essentielle pour une défense totale.

NOTES

1. Cet article, incluant les extraits de textes en italien et les transcriptions de récit de vie et d'entretiens qui y sont cités, est une traduction de Catherine Rutili.
2. Il s'agit d'une chanson d'amour populaire à métrique définie, recueillie et transcrite par G. Tigri au siècle dernier, rapportée récemment dans A.V. Savona et M.L. Straniero, 1980, p. 216. Dans la poésie populaire, la mer est souvent métaphore de la souffrance, du détachement, de la séparation, de l'inconnu, de l'oubli, de la mort.
3. Le rite de la coupe des tourbillons marins, de l'amputation physique du cône d'eau avant qu'il ne puisse s'abattre sur une embarcation, s'effectue par la récitation d'une puissante conjuration et l'exécution d'une série d'opérations secrètes. Nous avons tenté d'illustrer et d'interpréter ce rite dans un article en voie d'impression auquel nous nous permettons de renvoyer : A. Baldi, dans Actes, 1998.
4. Sur les courants migratoires qui ont concerné les côtes de Toscane et de Campanie, voir L. Candida et Alberto Mori, 1955, P. Fanciulli, 1970 et Assunto Mori, 1960.
5. Histoire de vie de A. Di Fraia, Porto S. Stefano, sept.-nov.1991, vol. III-B, p. 10-12.
6. *Ibid.*, p. 13.
7. De Martino présente à ce sujet de nombreux exemples de l'invocation de la Trinité dans les rites de *sfasciazione*, de libération du mauvais œil en Lucanie (E. De Martino, 1989, p. 16-19). La dévotion à saint André est motivée à Porto S. Stefano par les origines de pêcheur du saint, fils de Jonas et frère de Simon-Pierre. Il n'est pas exclu, même si cela ne ressort pas clairement des entretiens, que la prédilection pour ce saint soit à relier à sa participation à la pêche miraculeuse du lac de Tibériade, P. Fanciulli, 1978, p. 71. Le culte de saint André est également vivant chez les pêcheurs de l'île d'Ischia et à Minturno, d'après F. Sansone, 1982-1983, p. 177-179 et P.B. Fedele, dans Actes, 1957, p. 306.
8. Pitrè signale qu'il était courant, dans la province de Messine, que le constructeur lui-même, avec l'accord du propriétaire, procède à la bénédiction de l'embarcation en en mentionnant les différentes parties et en utilisant ces mots : « Et moi je vous bénis ce bateau (...) Je te bénis toutes les fois que je suis passé de la poupe à la proue. Ma pensée a toujours été de te faire bien droit ; moi (...) je bénis tous les coups de hache que je t'ai donnés ; je bénis tous les clous que je t'ai plantés » (G. Pitrè, 1889, rééd. 1979, vol. I, p. 458). Un rite similaire avait été décrit également par G. Amalfi dans la péninsule sorrentine à la fin du siècle dernier (G. Amalfi, 1890, rééd. 1974, p. 131-137). Dans les deux rites rapportés par les deux auteurs, à la bénédiction du charpentier s'ajoutait celle du prêtre spécialement appelé pour l'occasion. Autour des années quarante, c'est encore un prêtre qui est appelé pour le baptême du bateau à Pozzuoli. Voir V. Cafaro, 1943, p. 69. Une description récente du baptême du bateau en Sardaigne se trouve dans G. Mondardini Morelli, 1990, p. 107-113.
9. Entretiens avec Gianniniello, Pozzuoli, 17 mai 1991, p. 1 et Catiello, Pozzuoli, 20 juin 1991, p. 3.
10. Histoire de vie de A. Di Fraia, Porto S. Stefano, 28 avril 1992, vol. VI-A, p. 7. Entretiens avec « U figlio e' Cacola », Pozzuoli, 17 mai 1991, p. 2, Catiello, Pozzuoli, 20 juin 1991, p. 3, « Piscione », Pozzuoli, 21 février 1991, p. 1, « N'derra i sassi », Pozzuoli, 14 mai 1991, p. 2 et Alfredo, Pozzuoli, 21 février 1991, p. 2. « U figlio e' Cacola », « Piscione » et « N'derra i sassi » sont les surnoms par lesquels trois des pêcheurs cités sont normalement connus et appelés dans leur communauté. « U figlio e' Cacola » se traduit par « le fils de compère Nicola ('cola) », le terme « compare » désignant le témoin du baptême ou de la première communion, selon un usage très répandu en Italie méridionale.

- « Piscione » fait allusion, sans équivoque possible, à un homme doté d'un membre viril de dimensions remarquables : en Campanie, le terme dialectal « pisc », qui est l'appellation générique de nombreux représentants de la faune marine, est aussi utilisé, en forme de plaisanterie ou vulgairement parlant, pour désigner le pénis et « piscione » est l'augmentatif de « pisc ». « N'derra i sassi », qui signifie littéralement « à terre, sur les cailloux », désigne une personne « sur le pavé », condamnée à vivre dans une grande précarité financière.
11. E. De Martino, 1989, p. 44-45.
 12. Entretien avec Procolo, Pozzuoli, 17 mai 1991, p. 2.
 13. Entretien avec A. D'Ambrosio, Arco Felice, 12 juillet 1991, p. 7. L'eau de mer n'est pas la seule variante : à Minturno, selon un témoignage de 1957, le bateau était baptisé avec du vin. Voir P. B. Fedele, dans Actes, 1957, p. 304.
 14. Entretien avec Procolo, Pozzuoli, 17 mai 1991, p. 2.
 15. J. Chevalier et A. Gheerbrant, 1992, vol. I, p. 2.
 16. « Cette composante (...) se retrouve aussi dans le rite du " saut en mer ", qui répondrait à des nostalgies de régression dans le ventre maternel (ou du moins au binôme eau et mère – en raison d'une autonomie psychique insuffisamment achevée, que peut suivre l'immersion dans une nouvelle vie » (A. Seppilli, 1990, p. 160-161). L'auteur retrouve la même racine dans le mythe de l'eau de jouvence (*ibid.*, p. 292).
 17. A. Seppilli, 1990, p. 231. Le lien que le pêcheur tente d'établir entre eau de mer et divinité revient, par exemple, avec des modalités différentes à Cetara, où la statue de saint Pierre est plusieurs fois mouillée avec de l'eau de mer avant d'être menée en procession sur la mer. Voir F. Casaburri, dans Actes, 1957, p. 88.
 18. Histoire de vie de A. Di Fraia, Porto S. Stefano, sept.-nov. 1991, vol. IV-B, p. 23. Entretien avec Pierino, Pozzuoli, 19 janvier 1991, p. 6.
 19. A. Baldi, 1996 ; P. Bourdieu, 1972 ; F. Faeta, 1987 ; F. Faeta, 1989 ; F. Faeta, 1995 ; F. Faeta (sous la direction de), 1984 ; F. Faeta et M. Miraglia (sous la direction de), 1988 ; L. Mazzacane, dans A. Uccello (sous la direction de), 1976, p. 13-18 ; L. Mazzacane et A. Baldi, 1992 ; T. Seppilli, 1985.
 20. Histoire de vie de A. Di Fraia, Porto S. Stefano, sept.-nov. 1991, vol. IV-B, p. 3.
 21. V. Cafaro, 1943, p. 67. D'autres emplacements attribués aux anges par les pêcheurs ont été signalés par La Sorsa : « le long des bandes de couleurs vives ou sur les ornements extérieurs et intérieurs des bords sont peints des anges et des archanges, des chérubins et des séraphins ». Voir S. La Sorsa, dans Actes, 1957(B), p. 455.
 22. Sur la dévotion des Prociens à saint Michel archange jusqu'à la fin du siècle dernier, voir N. Ricci, 1899. Ce culte est également attesté par les ex-voto marins présents dans certaines églises de Procida. Voir L. Mazzacane (sous la direction de), 1989, p. 116-131. L'habitude, au début des années soixante, de peindre l'ange sur les deux faces de l'extrémité de la proue a été relevée dans la région de Catane. « Sur les œuvres mortes à proue, saint Georges et saint Michel archange sont souvent peints, le premier à cheval tue le dragon avec sa lance, le second empoigne, de la main droite, l'épée dégainée contre le serpent infernal et, de la main gauche, il pèse avec la balance à peser les âmes. Ces deux saints (...) personnifient les forces du bien et de la lumière qui l'emportent sur celles du mal et des ténèbres ». Voir M. Ragusa, dans Actes, 1957, p. 630.
 23. P. Fanciulli, 1978, p. 64.
 24. Un programme de recherche approfondi, recensement et catalogage informatisé, des ex-voto marins de la Campanie, dirigé par Lello Mazzacane et coordonné par Domenico Borriello et Tommaso Covito, est en cours depuis des années au Centre interdépartemental de recherche audiovisuel pour l'étude de la culture populaire de l'Université Federico II de Naples. Sur l'ex-voto marin, voir C. Tagliareni, 1956, L. Rebuffo, 1961, V. Bennigartner (sous la direction de), 1972, R. Brignetti, 1974, M. Mollat du Jourdin (sous la direction de), 1975 et 1981, E. Angiuli (sous la direction de), 1977, collectif, 1981, P. Monti 1984, A. Cosulich, 1986, collectif, 1987, L. Mazzacane, 1990, p. 75-83 et L. Mazzacane (sous la direction de), 1989.
 25. L. Mazzacane (sous la direction de), 1989, p. 127 et 208.
 26. On trouvera des exemples du recours à la corne dans le monde paysan dans E. De Martino, 1989, p. 24 et P. Scotti, dans Actes, 1957, p. 678.
 27. J. Chevalier et A. Gheerbrant, 1992, vol. 1, p. 321-322.
 28. Histoire de vie de A. Di Fraia, Porto S. Stefano, sept.-nov. 1991, vol. III-B, p. 22. Sur le nœud comme symbole de lien dans les pratiques d'ensorcellement et dans celles d'inhibition de la maladie en Italie méridionale, voir E. De Martino, 1989, p. 22-23 et 32-33.
 29. Sur la coutume relevée à Nettuno, voir G. Dompé, dans Actes, 1957, p. 281 ; pour celle retrouvée à Minturno, nous renvoyons à P.B. Fedele, dans Actes, 1957, p. 304. Les pêcheurs d'Acciaroli avaient l'habitude de placer « comme signe de bon augure (...) sur le mât du bateau et à la proue (...) des cornes de bœuf originales ». Voir F. Casaburri, dans Actes, 1957, p. 98. À propos des pêcheurs de Catane, Ragusa écrit : « Le pouvoir apotropaïque de la corne est universellement reconnu, peut-être par dérivation et image de la corne d'abondance classique, peut-être à cause de la valeur totémique que lui attribuaient les populations primitives ou par un commun principe de magie de la pointe ; le pêcheur de Catane exige du peintre une belle corne éclatante sur son bateau, autrement il suspend lui-même une corne de bœuf au grand mât (...) avec un ruban rouge. Ainsi, le nœud entrave tous les maléfices possibles ». Voir M. Ragusa, dans Actes, 1957, p. 633-634. « D'après une brève recherche effectuée (...) sur les côtes des Abruzzes près de Teramo », écrit Silvestrini, « la corne de bœuf, peinte en rouge, était l'élément protecteur principal ; par la suite, la corne unique a été progressivement remplacée par la paire de cornes de bœuf ». Voir E. Silvestrini dans P. Izzo (sous la direction de), 1989, p. 61.

30. S. La Sorsa, dans Actes, 1957(A), p. 444.
31. Sur la pêche au thon et sur les thonaires dans l'Italie méridionale et en Sicile, voir G. Pitre, 1889, rééd. 1979, vol. III, p. 500-504, V. La Mantia, 1901, E. Guggino et G. Pagano, 1977, R.M. Dentici Buccellato, dans Actes, 1984, p. 121-135, S. Girgenti, 1982, R. Sara, 1983, V. Consolo (sous la direction de), 1986, M. Giacomarra, dans A. Buttitta (sous la direction de), 1988, p. 189-195 et R. La Duca, 1988.
32. Sur le thonaire de Procida, voir A. Simeone, 1933 et L. Lubrano, 1988, p. 5-6.

BIBLIOGRAPHIE

- Actes de la table ronde *Les sources du patrimoine maritime et lagunaire*, Institut du Patrimoine, Aix-en-Provence/Bouzigues, 7-9 septembre 1995. En voie d'impression en 1998.
- Actes du 1^{er} Congresso Internazionale di Etnografia e Folklore del Mare, Naples, Ente Autonomo Mostra d'Oltremare, 1954. Naples : L'Arte Tipografica, 1957.
- Amalfi, G. *Tradizioni ed usi nella penisola sorrentina*. Palermo : Pedone Lauriel, 1890, rééd. Bologne : Forni, 1974.
- Angiuli, E. (sous la direction de). *Puglia ex-voto*. Galatina : Congedo, 1977.
- Baldi, A. « Foto familiare e ricerca antropologica : un tentativo di analisi », dans Lusini, S. (sous la direction de), *Fototeche e archivi fotografici : prospettive di sviluppo e indagine delle raccolte*. Prato, Comune di Prato : Italia Grafiche, 1996. P. 147-169.
- _____. « Une coupe dans le ciel, un juron sur la mer : des pratiques apotropaïques contre un danger de toujours : le tourbillon », dans Actes de la table ronde *Les sources du patrimoine maritime et lagunaire, Institut du Patrimoine, Aix-en-Provence/Bouzigues, 7-9 septembre 1995*. En voie d'impression en 1998.
- Bennigartner, V. (sous la direction de). *Ex-voto marinari del '600 e dell'800*. Milan : 1972.
- Bourdieu, P. *La fotografia : usi e funzioni sociali di un'arte media*. Rimini : Guaraldi, 1972.
- Brignetti, R. « Gli ex-voto, un'arte di tempesta », dans *Esso Rivista*, XXVI^e année, n° 2, avril 1974, p. 10-15.
- Buttitta, A. (sous la direction de). *Le forme del lavoro : mestieri tradizionali in Sicilia*. Palermo : Flaccovio, 1988.
- Cafaro, V. *Abbascio o' mare : usi e costumi de' pescatori puteolani*. Naples : Conte, 1943.
- Candida, L. et Alberto Mori, « La pesca in Italia nei suoi caratteri economici e antropogeografici », dans Actes du XVI Congresso Geografico Italiano, Padoue-Venise, 1954. Faenza : Lega, 1955. P. 321-350.
- Casaburri, F. « Il folklore marinaro di Cetara e di Acciaroli », dans Actes du 1^{er} Congresso Internazionale di Etnografia e Folklore del Mare, Naples, Ente Autonomo Mostra d'Oltremare, 1954. Naples : L'Arte Tipografica, 1957. P. 87-102.
- Chevalier, J. et A. Gheerbrant, *Dizionario dei Simboli : miti sogni costumi gesti forme colori numeri*, vol. I et II. Milan : Rizzoli, 1992.
- Collectif. *Ex-voto marinari del Santuario di Montenero*. Pise : Pacini, 1981.
- Collectif. *Pittura votiva e stampe popolari*. Milan : Electa, 1987.
- Consolo, V. (sous la direction de). *La pesca del tonno in Sicilia*. Palermo : Sellerio, 1986.
- Cosulich, A. *I naufragi nel '700 e nell'800*. Venise : I Sette, 1986.
- De Martino, E. *Sud e magia*. Milan : Feltrinelli, 2^e édition dans la collection Saggi, 1989.
- Dentici Buccellato, R.M. « Tonnare e tonnaroti nella Sicilia del '400 », dans Actes du II Congresso Internazionale di Studi Antropologici Siciliani, I *mestieri : organizzazione, tecniche, linguaggi*, Palermo, 26-29 mars 1980. Palermo : Quaderni del Circolo Semiologico Siciliano, 1984. P. 121-135.
- Dompè, G. « Usi e superstizioni dei pescatori di Nettuno », dans Actes du 1^{er} Congresso Internazionale di Etnografia e Folklore del Mare, Naples, Ente Autonomo Mostra d'Oltremare, 1954. Naples : L'Arte Tipografica, 1957. P. 281-284.
- Faeta, F. *Le figure inquiete*. Milan : Franco Angeli, 1989.
- _____. « Lo specchio infedele : appunti sull'immagine del femminile in un paese contadino della Calabria, 1920-1940 », dans Actes du IV Congresso Internazionale di Studi Antropologici Siciliani, *Donna e Società*, Palermo, 25-27 novembre 1982. Palermo : Quaderni del Circolo Semiologico Siciliano, 1987. P. 369-393.
- _____. (sous la direction de). *Saverio Marra fotografo : immagini del mondo popolare silano nei primi decenni del secolo*. Milan : Electa, 1984.
- _____. *Strategie dell'occhio : etnografia antropologia media*. Milano : Franco Angeli, 1995.
- _____. et M. Miraglia (sous la direction de). *Sguardo e memoria : Alfonso Lombardi Satriani e la fotografia signorile nella Calabria del primo Novecento*. Milan et Rome : Mondadori, De Luca, 1988.
- Fanciulli, P. *Le origini storiche ed etniche di Porto S. Stefano*. Pitigliano : Arti Grafiche Etrusca, 1970. Publié par la Mairie de Monte Argentario et par l'Azienda Autonoma di Soggiorno e Turismo Costa d'Argento.
- _____. *Linguaggio e folklore dei marinai dell'Argentario*. Pitigliano : Azienda Tipo Litografica Artigiana, 1978.
- Fedele, P.B. *Folklore marinaresco minturnese*, dans Actes du 1^{er} Congresso Internazionale di Etnografia e Folklore del Mare, Naples, Ente Autonomo Mostra d'Oltremare, 1954. Naples : L'Arte Tipografica, 1957. P. 297-317.
- Gatto Trocchi, C. *Viaggio nella magia*. Bari : Laterza, 1993.
- Giacomarra, M. « I tonnaroti », dans Buttitta, A. (sous la direction de), *Le forme del lavoro : mestieri tradizionali in Sicilia*. Palermo : Flaccovio, 1988. P. 189-195.
- Girgenti, S. *Storia delle tonnare di Trapani nell'età moderna*. Trapani : Scirocco, 1982.
- Guggino, E. et G. Pagano. *La mattanza : studi e materiali per la storia della cultura popolare*, 2. Palermo : Stampatori tipografici associati, 1977.
- Izzo, P. (sous la direction de). *Marinerie adriatiche tra '800 e '900*. Rome : De Luca, 1989.

- La Duca, R. *La tonnara di Scopello*. Palermo : Grifo, 1988.
- La Mantia, V. *Le tonnare in Sicilia*. Palermo : Stabilimento tipografico Giannitrapani, 1901.
- La Sorsa, S. « La gente di mare: abitudini e costumi », dans Actes du 1^{er} Congresso Internazionale di Etnografia e Folklore del Mare, Naples, Ente Autonomo Mostra d'Oltremare, 1954. Naples : L'Arte Tipografica, 1957. P. 448-457.
- _____. « Pregiudizi e superstizioni dei marinari », dans Actes du 1^{er} Congresso Internazionale di Etnografia e Folklore del Mare, Naples, Ente Autonomo Mostra d'Oltremare, 1954. Naples : L'Arte Tipografica, 1957. P. 435-448.
- Lombardi Satriani, L.M. et M. Meligrana, « Precarietà esistenziale ed esorcizzazione del rischio nella cultura folklorica marinara tradizionale del Sud Italia », dans Mondardini Morelli, G. (sous la direction de), *La cultura del Mare : centri costieri del Mediterraneo fra continuità e mutamento*. Rome : Gangemi, 1985. P. 153-162.
- Lubrano, L. « Quando i tonni passavano per Procida », dans *Espressioni procidane*, 4^e année, n° 4, juillet-août 1988. P. 5-6.
- Mazzacane, L. « Forma e struttura dell'ex-voto marinaro », dans L. Mazzacane (sous la direction de), *La cultura del mare nell'area flegrea*. Bari : Laterza, 1989. P. 116-131.
- _____. (sous la direction de). *La cultura del mare nell'area flegrea*. Bari : Laterza, 1989.
- _____. « Ritualità fotografica e fotografia rituale nella vita e nella cultura delle classi subalterne », dans Uccello, A. (sous la direction de), *Amore e matrimonio nella vita del popolo siciliano*, Catalogo dell'omonima mostra. Palazzolo Acreide : 1976. P. 13-18.
- _____. Storie di corallari, di miracoli e di predoni nella Torre del Greco tra 700 e 800 », dans *La Ricerca Folklorica*, n° 21, 1990. P. 75-83.
- _____. et A. Baldi. *Specchio di donna*. Foggia : Gercap, 1992.
- Mollat du Jourdin, M. (sous la direction de). *Ex-voto marins dans le monde de l'antiquité à nos jours*. Paris : Musée de la Marine, 1981.
- _____. (sous la direction de). *Ex-voto marins du ponant offerts à Dieu et à ses saints par les gens de la Mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique*. Paris : Musée de la Marine, 1975.
- Mondardini Morelli, G. *Il mare le barche i pescatori : cultura e produzione alieutica in Sardegna*. Sassari : Delfino, 1990.
- _____. (sous la direction de). *La cultura del Mare : centri costieri del Mediterraneo fra continuità e mutamento*. Rome : Gangemi, 1985.
- Monti, P. *Gli ex-voto di S. Restituta*. Naples : Laurenziana, 1984.
- Mori, Assunto. *Le migrazioni stagionali dei pescatori dell'Alto Tirreno in relazione col popolamento recente dei centri costieri* », dans Caraci, G. (sous la direction de), *Assunto Mori : scritti geografici scelti e ordinati a cura di Giuseppe Caraci*. Pise : Corsi, 1960. P. 253-270.
- Pitrè, G. *Usi e costumi credenze e pregiudizi del popolo siciliano*, vol. I, II, III et IV. Palermo : Clausen, 1889, rééd. Bologne : Forni, 1979.
- Ragusa, M. « Figure, simboli e motti nelle barche catanesi », dans Actes du 1^{er} Congresso Internazionale di Etnografia e Folklore del Mare, Naples, Ente Autonomo Mostra d'Oltremare, 1954. Naples : L'Arte Tipografica, 1957. P. 629-636.
- Rebuffo, L. *Ex-voto marinari*. Rome : Edindustria, 1961.
- Ricci, N. *Le grandezze di S. Michele Arcangelo meditate nella quaresima in onore del Celeste Principe degli Angeli per cura di Nicola Ricci vicario curato perpetuo di Procida*. Angri : Scuola Tipografica Battistina Vescovile, 1899.
- Roda, R. (sous la direction de). *Rappresentazioni fotografiche del lavoro contadino*, Quaderni del Centro Etnografico ferrarese. Padoue : Interbooks, 1985.
- Sansone, F. *La narrativa di tradizione orale nell'isola di Ischia*. Mémoire de maîtrise en anthropologie culturelle, Università di Salerno, Facoltà di Lettere e Filosofia, Corso di Laurea in Lettere Moderne, sous la direction de Paolo Apolito, année universitaire 1982-1983.
- Sarà, R. *Tonni e tonnare : una civiltà, una cultura*. Trapani : Libera Università di Trapani, 1983.
- Savona, A.V. et M.L. *Straniero, I canti del mare nella tradizione popolare italiana*. Milan : Mursia, 1980.
- Scotti, P. « La medicina popolare in Liguria », dans Actes du 1^{er} Congresso Internazionale di Etnografia e Folklore del Mare, Naples, Ente Autonomo Mostra d'Oltremare, 1954. Naples : L'Arte Tipografica, 1957. P. 675-680.
- Seppilli, A. *Sacralità dell'acqua e sacrilegio dei ponti*. Palermo : Sellerio, 1990.
- Seppilli, T. « Sull'uso della fotografia come strumento di documentazione nella ricerca antropologica », dans Roda, R. (sous la direction de), *Rappresentazioni fotografiche del lavoro contadino*, Quaderni del Centro Etnografico ferrarese. Padoue : Interbooks, 1985. P. 154-174.
- Silvestrini, E. *Elementi decorativi sullo scafo di alcune imbarcazioni tradizionali*, dans Izzo, P. (sous la direction de), *Marinerie adriatiche tra '800 e '900*. Rome : De Luca, 1989. P. 59-62.
- Simeone, A. *Memoriale sulla tonnara Ciraccio in Procida*. Naples : Pelosi, 1933.
- Tagliareni, C. *Ex-voto religiosi marinari della Penisola Sorrentina*. Naples : D'Agostino, 1956.
- Uccello, A. (sous la direction de). *Amore e matrimonio nella vita del popolo siciliano*, Catalogo dell'omonima mostra. Palazzolo Acreide : 1976.